

L'amour au jardin d'Ymir *Tristan et Yseult*

Marie-Christiane Hellot

Numéro 111 (2), 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25499ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hellot, M.-C. (2004). Compte rendu de [L'amour au jardin d'Ymir : *Tristan et Yseult*]. *Jeu*, (111), 49–53.

L'amour au jardin d'Ymir

Le TNM aurait-il décidé de relire ses classiques ? Après *Don Quichotte* et *l'Odyssée*, voilà que la maison de la rue Ste-Catherine s'attaquait cette année à une autre des sources de la littérature occidentale : les amours tragiques de Tristan et Yseult. De ce prototype de la passion fatale et contrariée, l'équipe de concepteurs réunie autour de Pierre-Yves Lemieux et d'Alice Ronfard a tiré un somptueux livre d'images. Éblouie par la magie des éclairages, admirative devant la magnificence des costumes, grisée de musique et de mouvements, étourdie d'effets techniques, j'en suis sortie avec l'impression que quelque chose d'essentiel de l'antique conte se perdait dans tout ce luxe de détails ou, si l'on me pardonne cette métaphore médiévale, que le sujet disparaissait un peu sous l'enluminure. Sans boudier le plaisir que j'avais pris à la mise en scène, j'ai eu le sentiment que la magnifique et malheureuse union de ce couple des origines était moins le sujet que le prétexte de ce beau spectacle.

Tristan et Yseult

VERSION DE PIERRE-YVES LEMIEUX. MISE EN SCÈNE : ALICE RONFARD, ASSISTÉE DE JEAN BÉLANGER ; DÉCOR ET ACCESSOIRES : GABRIEL TSAMPALIEROS ; COSTUMES : LINDA BRUNELLE ; ÉCLAIRAGES : AXEL MORGENTHALER ; MUSIQUE : MICHEL SMITH ; MAQUILLAGES : ANGELO BARSETTI ; CHORÉGRAPHIES DE COMBAT : HUY PHONG DOAN ; MOUVEMENTS : JOCELYNE MONTPETIT ; VOIX, DICTION : GERVAIS GAUDREULT. AVEC DAVID BOUTIN (MARC'H), STÉPHANE GAGNON (TRISTAN), JACINTHE LAGUE (L'ENFANT), GENEVIÈVE LAROCHE (LA FANATIQUE, LA BÊTE), DOMINIQUE LEDUC (YMIR), MONIQUE MERCURE (LA LAVANDIÈRE), SOPHIE PRÉSENT (LA MÈRE D'YSEULT), ÉVELYNE ROMPRÉ (YSEULT) ET ÉRIC VIOLETTE (LE MONSTRE). PRODUCTION DU THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE, PRÉSENTÉE DU 9 DÉCEMBRE 2003 AU 17 JANVIER 2004.

Récit de création

C'est pourtant à l'époque immémoriale où se constituent les mythes fondateurs que les artisans de cette « version » XXI^e siècle ont choisi de situer cette très ancienne légende. Délaissant la fameuse « version » établie en

1900 par l'éminent médiéviste Joseph Bédier, Pierre-Yves Lemieux nous propose en effet sa propre interprétation du destin du célèbre couple : écartant le merveilleux chrétien et les aventures romanesques, remontant à la naissance du mythe, c'est à un monde des commencements qu'il nous convie.

Au TNM, l'histoire d'amour débute donc par un récit de création. Tristan et Yseult nous sont présentés comme le couple premier qu'une déesse, Ymir, crée de l'eau et du limon. La légende telle qu'elle nous est parvenue à travers les poètes et les trouvères situe l'action entre mer, îles et forêts. Lemieux et Ronfard, par souci de simplification dramatique et symbolique à la fois, n'ont gardé que l'opposition entre la terre et l'eau. Dans cet univers des commencements, où Dieu serait remplacé par Ymir et le jardin d'Éden par une île, on assiste à une sorte de refondation du monde par l'amour, avec Tristan et Yseult en Adam et Ève. Sortant comme une ondine d'un bassin lumineux, qui semble symboliser la matrice de la vie, Ymir, personnage gracieux aux allures d'elfe shakespearien ou de nymphe mythologique, a été imaginée par Lemieux pour servir de lien dramatique à la narration. Par son double rôle de démiurge et de voyante, témoin omniprésent de l'action, non contente d'avoir fait

naître de rien les amants originels et Marc'h, le double de Tristan, c'est-à-dire les éléments de la tragédie, elle semble en accompagner la destinée inéluctable comme si elle l'avait déterminée d'avance. Interprétée avec autorité par Dominique Leduc, la déesse fait un peu pâlir les amours des simples mortels...

Ce récit des origines est illustré par les sublimes éclairages d'Axel Morgenthaler. L'immense fond lumineux de la première scène, la couleur pêche qui accompagne la consommation de l'amour, les feux croisés autour des amants, le ciel criblé d'étoiles sur leurs têtes, les stroboscopes des orages, le ciel bleu vert parfaitement uni de l'apaisement, toute cette symphonie des lumières nous donne une sensation de début du monde, comme si chaque événement arrivait pour la première fois.

Un conte celtique baigné de multiples influences

Refusant la tradition médiévale des troubadours, c'est d'abord aux racines celtiques des aventures légendaires de « Drostan et Essylt » que la représentation du TNM nous ramène. À un univers guerrier et à une organisation tribale : ainsi, les combats singuliers entre Tristan et ses terribles adversaires, réglés comme de farouches ballets par Huy Phong Doan, prennent-ils l'aspect d'un lointain rituel guerrier. Quant à « l'Île du Sud », le royaume du roi Marc'h, elle est en lutte permanente avec « la Grande Île Verte », fief de « la mère d'Yseult ». Le spectateur est évidemment tenté de faire le lien avec les conflits qui, de tout temps, opposèrent la grande île anglo-normande et la « verte » Irlande. Nous sommes cependant ici dans un monde symbolique aux résonances poétiques plutôt que réalistes.

En ce qui concerne les sources celtiques, la « version » du TNM suit d'ailleurs fidèlement les exégètes du mythe fondateur. Ceux-ci s'entendent également sur le fait que ce conte celtique a des origines orales, qu'ils font remonter aussi haut que les Vikings et les Grecs. Un fond archaïque et préchrétien, baigné des plus diverses civilisations, profondément irrigué par le christianisme, puis transformé par les transcriptions écrites des moines et pérennisé par la tradition des troubadours, voilà le creuset fécond où sont venues puiser les innombrables interprétations, y compris celle du TNM. Dans un magnifique passage de sa Préface au *Roman de Tristan et Iseut*, de Bédier, Gaston Paris dépeint un héros typiquement celtique et très proche du personnage dessiné par Lemieux et Ronfard :

[Tristan], demi-dieu plutôt qu'homme, était présenté comme le maître ou même l'inventeur de tous les arts barbares, tueurs de cerfs et de sangliers [...], navigateur audacieux [...] naturellement invincible dans les combats, dompteur de monstres [...] ce type s'est formé à coup sûr très anciennement dans le monde celtique [...]





Tristan et Yseult, mis en scène par Alice Ronfard (TNM, 2003). Sur la photo : Évelyne Rompré (Yseult), Sophie Prigent (la mère d'Yseult), Stéphane Gagnon (Tristan) et Dominique Leduc (Ymir). Photo : Yves Renaud.

Et parlant de la funeste boisson, Gaston Paris ajoute :

L'idée de symboliser l'amour involontaire, irrésistible et éternel [...] qui donne à l'histoire des amants son caractère fatal et mystérieux, a évidemment son origine dans les pratiques de la vieille magie celtique¹.

Monstres et démons intérieurs

Dans la production du TNM, l'impression de remonter à la nuit des temps, au creuset original de l'imaginaire collectif, tient également à la transformation des protagonistes de la fable en êtres légendaires et des personnages en archétypes. En dépit de sa robe d'inspiration médiévale, c'est plus en déesse qu'en reine que la mère d'Yseult domine son île. Son frère, le Morholt des contes anciens, est le sauvage gardien de ce domaine de sable et d'eau. Dans la version de Lemieux, il est devenu « le Monstre » qu'affronte Tristan : mi-homme, mi-animal, bardé de piquants de métal ou de cuir, à la fois somptueux et effrayant, il rejoint dans notre esprit, en compagnie de « la Bête », la seconde épreuve à laquelle le jeune héros est soumis dans ce qui constitue aussi un roman d'initiation, ces archétypes du Mal qui peuplent les contes de tous les pays, du Minotaure à Barbe-Bleue.

Car les costumes dessinés par Linda Brunelle sont un des éléments scéniques majeurs de cette transformation des personnages en symboles. Presque tous portent la marque d'une inspiration syncrétique. Yseult est une sorte de naïade aux hautes bottes d'écuyère et son amant au torse nu et à la queue de cheval, plus cavalier que chevalier, semble fait pour dompter les chevaux sauvages. Mais c'est peut-être Marc'h qui illustre le mieux cet esprit fusion, en même temps moderne et archaïque : son haut casque à cimier évoque à la fois le guerrier grec et le punk contemporain... Quant à la Lavandière, interprétée avec son autorité habituelle par Monique Mercure, c'est un personnage ou plutôt un être fantasmagorique, inventé par Lemieux, à mon avis des plus réussis : à la fois inquiétante et superbe, dans ses longs voiles de veuve et sa robe hiératique, où se lit comme en filigrane un squelette, elle est femme côté face et représentation de la Mort côté pile.

Le Morholt n'est pas le seul personnage secondaire à se transformer ici en être symbolique et fabuleux : Yseult aux blanches mains, la belle épouse que Tristan ne peut se résoudre à aimer, y devient une innocente enfant, cause involontaire de la mort des deux amants. L'épopée est ainsi ramenée à une tragédie à trois personnages, base du triangle amoureux, source toujours renouvelée de désir et de jalousie.

En ce sens, le Monstre, la Bête, la Lavandière au squelette, l'acrobate, qui passe et repasse comme un oiseau de malheur au-dessus des amants, l'Enfant, la mère

1. Préface de Gaston Paris au *Roman de Tristan et Iseut*, Paris, L'Édition d'art H. Piazza, 1946, p. VII et VIII.

d'Yseult, instruments l'un et l'autre de la fatalité, ne sont que les démons intérieurs qui assaillent les trois héros, incarnations du destin auquel ils tentent d'échapper et de la mort à laquelle ils aspirent inconsciemment. Ces êtres de rêve et de cauchemar, issus de la mémoire collective la plus archaïque, sont certainement une des réussites dramatiques de la production du TNM et on sent le plaisir que ses artisans ont pris à les concevoir et à les dessiner. Un trop grand plaisir, peut-être, comme si un mythe finissait par en remplacer un autre. En les voyant, je pensais à ces mystères du Moyen Âge, dans lesquels monstres, démons et autres êtres maléfiques prenaient tellement de place que les spectateurs finissaient par y trouver beaucoup plus de plaisir qu'au drame sacré lui-même...

Un couple moderne...

« Plus on s'enfonce dans l'archaïsme, plus on s'approche de la modernité », déclare Alice Ronfard dans le programme (excellent) du TNM. L'idée n'est certes pas nouvelle: elle a nourri nombre de créateurs au XX^e siècle, surtout dans les arts visuels. On lit en effet, tant dans le texte que dans la mise en scène, à côté du désir de retourner aux représentations archétypales, la volonté d'inscrire le drame dans le temps présent. Ils sont profondément contemporains dans leur besoin d'affirmation, ces jeunes gens qui annoncent leur volonté de se rendre « maîtres de leur sort » en le choisissant plutôt qu'en le subissant. Pierre-Yves Lemieux exprime toute la lucidité sceptique de l'homme moderne quand il leur fait dire: « Il n'y a d'envoûtement que dans la croyance de l'envoûtement. » Dans cette optique, évidemment, il n'y a pas d'enchantement, même pas de fatalité: c'est en toute lucidité que les amants décident de boire la coupe de leur destin.

Mais c'est sans doute quand son héros proclame: « Je ne veux pas être dieu², je veux vivre », qu'on mesure le mieux la distance entre la « vision » de Lemieux et le mythe originel et ses avatars médiévaux. Et finalement, encore plus actuelles résonnent en nous les positions, féministes avant l'heure, d'Yseult, comme cette affirmation d'autonomie: « J'ai osé dire Yseult sans Tristan » ou sa revendication: « Je ne serai pas marchandée une fois de plus », écho anachronique de la fameuse théorie marxiste de la femme comme monnaie d'échange!

Tristan, Yseult et... Marc'h

Paradoxalement pourtant, dans cette production très XX^e siècle finissant de Lemieux et Ronfard, le personnage d'Yseult la blonde ne nous émeut guère et celui du beau Tristan, en dépit des combats héroïques et autres affirmations de soi, manque de



Tristan et Yseult, mis en scène par Alice Ronfard (TNM, 2003). Sur la photo: Stéphane Gagnon (Tristan) et Évelyne Rompré (Yseult). Photo: Yves Renaud.

2. « ou Dieu », avec la majuscule: il faudrait voir le manuscrit de Lemieux pour décider si le défi est celui de Tristan ou celui de... Lemieux.

relief. Est-ce dû au fait que leur simple histoire d'amour se perd dans son fabuleux décor de monstres et de magiciennes ? Est-ce une question de distribution ? Il est vrai que David Boutin, qui a hérité du rôle ingrat du cocu, le joue magnifiquement. Sous le lourd harnachement de métal et de cuir, sa douleur bien humaine nous émeut plus que celle du sublime Tristan. Lemieux a fait de ce gêneur traditionnel des amoureux, de ce mari jaloux, souvent odieux ou ridicule, un être déchiré mais généreux. Dans la scène où les Tristan et Yseult éperdus s'aiment sous ses yeux, quand Lemieux met dans sa bouche les mots magnifiques du renoncement : « L'ombre de leur bonheur sera lumière du mien », son drame éclipse celui des amants tragiques.

Il n'y a pas d'amour heureux

Comme celle de tant d'amoureux après eux, l'histoire de Tristan et Yseult baigne pourtant dans la poésie : « Je ne rêvais que d'un jardin », soupire la belle enfant... Le jardin n'est cependant pas celui de l'amour, mais l'île d'Ymir, la démiurge. La vie commune des amants ne sera que malheureuse et furtive, et leur rencontre se fera sur le mode de l'amour irréalisable.

Elle en deviendra même le modèle. Déjà dans le roman de Joseph Bédier et dans l'interprétation qu'il a héritée du poète Bérout, la destinée funeste des amants tragiques vient moins du philtre magique qu'ils ont bu que de leur incapacité à être heureux ensemble dans la durée. Le mariage ne leur est pas interdit mais impossible. Tristan renonce à Yseult parce que la passion ne peut se nourrir que de rêve, non de réalisation : « Je ne t'abandonne pas, je me sépare de toi », affirme-t-il aussi dans la version de Lemieux. Les amants ne se désirent que parce qu'ils ne s'appartiennent pas.

Consciemment ou pas, Lemieux reprend ici la thèse développée il y a plus de soixante ans par Denis de Rougemont dans *l'Amour et l'Occident* : pour lui, le « conte d'amour et de mort » de Tristan et d'Yseult représente l'histoire fondatrice de l'amour en Occident, amour-passion, dans tous les sens du mot, amour lyrique, amour tragique, qui ne vit que de son propre échec.

« Seigneurs, vous plaît-il d'entendre un beau conte d'amour et de mort ? »

Rien au monde ne saurait nous plaire davantage [...]

Amour et mort, amour mortel : si ce n'est pas toute la poésie, c'est du moins ce qu'il y a de plus populaire, tout ce qu'il y a de plus universellement émouvant dans nos littératures ; et dans nos plus vieilles légendes, et dans nos plus belles chansons. L'amour heureux n'a pas d'histoire [...] Ce qui exalte le lyrisme occidental, ce n'est pas le plaisir des sens ni la paix féconde du couple. C'est moins l'amour comblé que la passion d'amour. Et passion signifie souffrance. Voilà le fait fondamental³.

Ainsi, depuis la nuit des temps, les plus belles histoires d'amour seraient aussi des histoires de mort. Au jardin d'Ymir, l'amour est toujours perdant, voilà sans doute ce que Lemieux et Ronfard voulaient nous faire entendre. Devons-nous regretter que ses illustrations aient fini par nous apparaître comme le sujet essentiel de ce beau conte d'amour et de mort ? Et que ses nouvelles et riches enluminures nous semblent plus séduisantes que l'antique légende ? **J**

3. Denis de Rougemont, *l'Amour et l'Occident*, Paris, Plon, 1972, p. 15 et 16.